

la terre. Et voyez comme ils ne cessent de prier pour leurs bienfaiteurs inconnus. Je me rappelle qu'après une faible aumône faite à un pauvre, je voulus lui demander un renseignement ; mais je ne pus en obtenir pour toute réponse que des *Pater* et des *Ave*.

De tout temps la mendicité a été tolérée à Rome. Jamais les papes n'ont cru de leur devoir d'enlever du regard des hommes le spectacle des misères humaines, comme tend à le faire le progrès moderne, politique anti-chrétienne, qui engendre le paupérisme, cette plaie des nations, tandis que la pauvreté est bénie de Dieu. Mais en même temps les pontifes-rois prenaient les moyens de réprimer les abus et de venir au secours des malheureux ; ils fondaient des hospices et des hôpitaux, procuraient de l'ouvrage à ceux qui pouvaient travailler, et ordonnaient de larges distributions d'aumônes.

Sous le nouveau régime, on ne s'occupe guère de cette classe de citoyens ; aussi le nombre en augmente-t-il rapidement dans la ville usurpée.

C'est surtout en hiver qu'il y a affluence de pauvres à Rome. C'est le temps des étrangers, et on vient jusque des pays voisins pour prendre part à cette manne qui passe. Il se forme alors une population flottante de mendiants, qui se transporte partout où va le flot des pèlerins, comme ces oiseaux de mer qui suivent un navire dans l'espoir d'attraper quelque nourriture. Ils connaissent toutes les fêtes qui se célèbrent chaque jour ; ils sont un calendrier vivant ; et ils s'installent là où doit avoir lieu une exposition de reliques, ou bien l'ouverture des Quarante-Heures, ou encore les premiers vêpres d'un saint Patron. Les pèlerins, de leur côté, se rendent aux mêmes endroits pour satisfaire leur dévotion. Ils sont d'abord surpris de revoir les mêmes pauvres, de reconnaître le soir ceux qu'ils ont rencontrés le matin à une autre extrémité de la ville. Puis ils finissent par se familiariser avec ces figures qu'ils retrouvent partout, et par constater que les mendiants ne sont pas vraiment aussi nombreux qu'ils le paraissent d'abord. Des malins prétendent qu'un pauvre à Rome occupe autant de place que dix personnes en santé.

Il faut avouer que plusieurs font de la mendicité une véritable industrie et acquièrent une habileté

consommée. Tel excelle à tourner dans leurs orbites de grands yeux égarés ; tel sait devenir boîteux au besoin, et même manchot ou vieillard courbé par les ans. On commence si jeune à pratiquer le métier ! Petits garçons et petites filles vous arrêtent déjà dans la rue, et vous poursuivent jusque dans les églises pour vous demander un *solido*. Ils savent déjà à cet âge tous les secrets de l'art. On voit même des bébés dans les bras de leurs mères, tendre la main et se composer une physionomie suppliante. Jugez si pareille vocation, reçue en héritage des parents et pratiquée au sortir de l'enfance, obtiendra son parfait développement.

Il y a donc des abus, mais où n'y en a-t-il pas ? D'ailleurs si votre bonne foi peut être surprise, le mérite de votre bonne œuvre n'en peut être diminué : *Celui qui donne aux pauvres, prête à Dieu*, et Dieu rend au centuple le verre d'eau donné en son nom.

LE CORSO

La place du peuple est située au nord de Rome, non loin de l'endroit où le Tibre fait son entrée dans la Ville Éternelle. De là partent trois rues qui sont comme les artères du quartier le plus peuplé de la capitale ; celle de droite, la *via di Ripetta*, longe le fleuve ; à gauche, la rue *del Babuino* se rend à la place d'Espagne et se prolonge jusqu'au Quirinal. Le Corso s'avance au milieu et aboutit à la place de *Veise*.

Cette partie de la ville comprend l'ancien *Champ de Mars*, vaste plaine où la jeunesse s'exerçait jadis au maniement des armes et aux rudes travaux de la guerre. La voie Flaminienne le traversait sous le nom de *via lata* ; elle a été remplacée par le Corso, ainsi appelée à cause des courses de chevaux qui s'y faisaient.

Le Corso, cette grande rue du moyen âge, paraît bien petit auprès des boulevards modernes, et il est beaucoup trop étroit pour les flots de la multitude qui s'y pressent. Sur les deux heures avant l'Ave Maria, ses trottoirs sont encombrés par une multitude tellement compacte, qu'elle doit se répandre au milieu de la rue pour pouvoir circuler. En même temps les brillants carrosses de l'aristocratie romaine l'envahissent ; car, à cette heure, tous les descendants de la vieille noblesse et les aspirants à la nouvelle font le tour du

Pincio et traversent le Corso. Ce cortège des représentants des plus illustres familles du pays offre un beau spectacle. On admire leurs manières dist ; inguées les matrones romaines, surtout, se font remarquer par un air de grandeur sans affectation, qu'on ne rencontre nulle part ailleurs.

Sans doute, il se trouve quelques-uns de ces personnages qui s'imaginent être de noble lignée, parce qu'ils peuvent se payer le luxe de cette promenade à la mode, sous les regards du premier peuple de l'univers.

J'oubliais un détail qui a son importance à Rome ; c'est celui du chien de compagnie. Il paraît jouer un rôle d'honneur dans le monde fashionable, et vous le voyez même au milieu de la famille dans les voitures de gala.

Sur la rue, souvent l'enfant est dans les bras de la nourrice qui précède la mère, et celle-ci a soin du gentil animal qu'elle tient en laisse : on avance, on recule, on arrête suivant les caprices du gracieux prisonnier. Les hommes, de même, qu'on pourrait croire pressés s'ils n'étaient pas romains, s'en font les esclaves.

Si on entre dans une église, il faut attacher l'animal à la porte et ce n'est pas toujours facile ; les Romains, qui se montrent toujours d'une grande familiarité avec le bon Dieu, simplifient l'affaire en l'amenant avec eux dans le lieu saint. C'est ainsi que j'y fus, un jour, fort surpris d'entendre des bruits de grelots derrière moi ; je me retournai et j'aperçus un individu de la race canine que Monsieur retenait tout en priant, et qui, moins recueilli, tournait au bout de sa chaîne et était la cause de ce son étrange qui m'avait d'abord étonné.

(A suivre)

LAURENTIDES.

LES PREMIERS ET SECONDS EN FÉVRIER

- Philosophie senior* : 1er, M. P. Gagné ; 2e, M. T. Dufour.
Philosophie junior : 1er, M. A. Gaudreault ; 2e, M. Lad. Tremblay.
Rhétorique : 1er, M. Alph. Huard ; 2e, M. Eug. Bélair.
Belles-Lettres : 1er, M. Ach. Tremblay ; 2e, M. Jos. Sheehy.
Versification : 1er, M. F.-X. Allard ; 2e, M. Edm. Duchesne.
Humanités : 1er, M. J.-Chs Gagné ; 2e, M. Léon Delisle.
Quatrième : 1er, M. Pierre Tremblay ; 2e, M. Benj. Bouchard.
Troisième : 1er, M. J.-A. Gagné ; 2e, M. Ths Topping.
Seconde : 1er, M. Jean Brassard ; 2e, M. Diego Villeneuve.
Première : 1er, M. Vict. Morin ; 2e, M. Jos.-A. Goulet.